

( Août 1827. )

---

---

# JOURNAL ASIATIQUE.

---

*Histoire des guerres des croisades, sous le règne de Bibars, Sultan d'Égypte, d'après les auteurs arabes par M. REINAUD.*

---

( Suite. )

§ XCII. *Suite des conquêtes de Bibars. Suite de l'année 664 de l'hég., 1265 de J.-C.*

Bibars s'occupa ensuite de tirer vengeance du roi de la petite Arménie, qui, en toute occasion, s'était montré l'ennemi acharné de l'islamisme. Ce roi se nommait Haitom, et entretenait des intelligences avec les Tartares, qui menaçaient sans cesse d'envahir la Syrie. On lit dans la chronique arabe d'Aboulfarage, que le sultan, dans l'intention de lier avec lui des relations d'amitié, lui avait proposé de laisser leurs sujets respectifs communiquer ensemble, de permettre que les Égyptiens allassent acheter en Arménie des chevaux, des mulets, du fer, du froment, de l'orge, et aux Arméniens de se pourvoir en Égypte de ce qui leur manquait, et que Haitom s'y était refusé. Ce roi n'avait pas voulu non plus se soumettre à un tribut annuel. Bibars résolut d'employer la force, et, dans cette vue, il envoya une armée en Arménie, sous la conduite du prince de Hamah.

Makrizi rapporte que les Musulmans furent partout victorieux. Dans un combat qui y eut lieu, le fils du roi d'Arménie fut fait prisonnier, son frère fut tué ainsi qu'un de ses oncles : tout le reste fut mis en déroute. Toute l'Arménie fut mise à feu et à sang : les hommes furent massacrés, les femmes réduites en servitude; la ville de Sis, capitale du royaume, fut livrée aux flammes; un des châteaux du pays, qui appartenait aux Templiers, alors tout puissans en Arménie, fut également brûlé : l'armée reprit ensuite le chemin de la Syrie. Le butin était si considérable, qu'un bœuf, à deux pièces d'argent, ne trouvait pas d'acheteur. A la nouvelle de ces succès, le sultan, qui s'était arrêté à Damas, s'avança à la rencontre des troupes. Il abandonna aux soldats, pour les récompenser, sa part du butin, et accorda des gratifications à tous ceux qui avaient fait preuve de bravoure.

Pendant que Bibars était en chemin pour aller au-devant de l'armée, il apprit à son passage à Kara, que les chrétiens de cette ville faisaient métier de brigandage, et enlevaient les Musulmans sur les routes pour les vendre aux Francs (1). Aussitôt il fit cerner la ville,

---

(1) Le continuateur d'Elmacin cite le trait suivant : « Un muletier » égyptien étant tombé malade dans les environs de Kara, fut invité par » deux hommes de la ville à aller loger chez eux. Le muletier se laissa » persuader ; on eut les plus grands soins pour lui. Quand il fut guéri, » les deux hommes s'offrirent à l'accompagner. On se mit en route ; » mais dès qu'ils furent seuls, ils se jetèrent sur lui, le garottèrent et » allèrent le vendre aux chrétiens du château des Curdes. Il y fut retenu » jusqu'à ce qu'enfin des marchands de Damas, étant venus à passer par » cette ville, le rachetèrent et le mirent en liberté. » (Ceci se rapporte

et massacrer les hommes en état de porter les armes ; il n'épargna que les enfans en bas âge, lesquels, au rapport d'Abou'lféda, furent emmenés en Égypte et élevés parmi les mameloucs-turcs : les uns devinrent émirs dans la suite, les autres servirent comme simples soldats.

An 665 ( 1266 ). Rien ne montre mieux l'enthousiasme qui animait alors les Musulmans, que certaines mesures qui étaient jusque-là sans exemple. Makrizi rapporte que cette année, Bibars imagina de faire payer à tous ses sujets une taxe particulière destinée aux frais de la guerre sacrée ; c'était une espèce de dime sur les bestiaux, les grains, etc. On en fit la perception dans toute l'Égypte, dans les îles de la mer Rouge qui en dépendaient, et jusqu'en Arabie ; en vain l'émir de Médine essaya d'abord de s'y soustraire, on l'obligea de faire comme les autres : Makrizi appelle cette contribution *les droits de Dieu*.

---

probablement à la fondation pieuse établie à Damas pour la rédemption des captifs musulmans. Voy. ci-dessus p. 24 ) « Le muletier se rendit » aussitôt à la ville musulmane la plus voisine de Kara, et raconta ce » qui lui était arrivé. Sur ces entrefaites le Sultan vint à passer ; on lui » raconta la chose ; ce prince se fit amener aussitôt les deux hommes » en question. Ils nièrent d'abord avoir jamais vu le muletier ; mais » celui-ci ayant offert de faire la description de leur maison, ils furent » forcés d'avouer leur crime. On reconnut que les habitans de Kara se » livraient presque tous au brigandage, et qu'ils s'en étaient fait une » espèce d'industrie. Alors le Sultan les rassembla tous en un même » lieu, et leur fit couper la tête. La ville fut saccagée et l'église convertie » en mosquée. Le Sultan y établit une colonie de Turcomans qui de » vaient y élever des bestiaux, et se livrer aux paisibles travaux de » l'agriculture. »

Sur ces entrefaites , onze cents guerriers d'Occident qui avaient débarqué dans Acre , ayant essayé de faire une incursion du côté de Tibériade , furent surpris par les Musulmans , et mis en fuite. Un très-grand nombre périt dans le combat ; le reste se sauva dans Acre. Le sultan fit récompenser tous ceux qui s'étaient distingués , et rendit grâces à Dieu de ce succès.

Ensuite Bibars se voyant de nouveau menacé par les Tartares , résolut de faire de Sefed le boulevard de toute la Syrie. Dans cette vue , suivant Makrizi , il se rendit auprès de cette forteresse et en fit augmenter les fortifications : les fossés reçurent plus de profondeur ; il s'en réserva lui-même une partie et y travailla de ses propres mains. Cet exemple fut suivi par ses émirs ; tous rivalisaient de zèle et d'ardeur. Sur ces entrefaites , les chrétiens d'Acre , pour détourner le sultan de ces travaux , lui firent faire des propositions de paix. Il était alors très-irrité contre eux , à cause de quelques courses qu'ils avaient faites sur ses terres. Là-dessus , sans leur rien répondre , il monta à cheval avec une partie de son armée , et arrivant à l'improviste sous les murs d'Acre , il y mit tout à feu et à sang ; tous les hommes qui tombèrent entre ses mains furent égorgés ; de tout côté les soldats lui apportaient des têtes pour toucher la récompense promise : le lendemain il revint à Sefed. C'est là que les députés du roi de la petite Arménie , qui demandait la paix , vinrent le trouver. Ils purent voir de leurs yeux , suivant la remarque de Makrizi , les têtes des morts plantées au haut des piques , et le massacre de

ceux qui avaient été pris dans cette expédition. Le sultan retourna ensuite devant Acre, et y recommença les mêmes ravages : les jardins furent détruits, les maisons rasées, les puits comblés, les arbres coupés, les villages réduits en cendres. Le sultan était lui-même à cheval, en sentinelle devant la porte d'Acre et la lance en arrêt. Ces violences durèrent quatre jours : quand tout fut détruit, il revint à Sefed.

Vers le même tems, les habitans de Tyr ayant fait mourir un mamelouc du sultan, ce prince fit dévaster toutes les campagnes du voisinage; les habitans, pour obtenir la paix, furent obligés de payer, comme prix du sang, aux parens du mort, la somme de quinze mille pièces d'or, monnaie de Tyr, et de mettre en liberté tous les Musulmans qui étaient captifs entre leurs mains. A cette condition, la paix fut renouvelée pour dix ans.

La paix fut aussi faite entre le sultan et le roi de la petite Arménie, ainsi qu'avec le seigneur de Beryte et le grand maître des Hospitaliers. Par ce traité, les Hospitaliers renoncèrent solennellement au tribut que leur payaient les Ismaéliens et certaines villes musulmanes. Bientôt il ne resta plus que les Templiers et le prince d'Antioche, devenu aussi comte de Tripoli, qui n'eussent pas subi le joug. Bibars ne tarda pas à se venger des premiers. Nous allons de nouveau laisser parler Makrizi :

« An 666 (1268 de J.-C.). Les Tartares avaient d'abord menacé de passer de nouveau l'Euphrate, pour envahir la Syrie; mais ils en furent empêchés par la

terreur que leur inspirait le sultan ; et Bibars put se livrer à ses projets de vengeance. Il partit d'Égypte avec toutes ses forces, et franchit les sables qui bornent la Syrie de ce côté. Il avait pris sa route par Gaza. Comme il apprit en chemin que quelques-uns de ses soldats avaient fait du dégât sur les terres des chrétiens avec lesquels il était en paix, il leur fit couper le nez. Un émir, qui avait passé à cheval sur un champ ensemencé, fut condamné à donner, en dédommagement au propriétaire, sa selle et les harnois de son cheval. Quant aux habitans de Jaffa, qui avaient fait des courses sur les terres musulmanes, le sultan, pour les punir, entra de force dans leurs murs. La citadelle fut rasée; le marbre et le bois qu'on put sauver, furent envoyés par mer au Caire, où on les employa à la mosquée que Bibars y faisait bâtir. Ordre fut donné d'élever des mosquées dans toutes les contrées où dominait jusque-là le christianisme, et de faire disparaître tout ce qui était en opposition avec la religion musulmane. Un tribut annuel (1) fut imposé aux habitans, et ils furent autorisés à en faire eux-mêmes la perception. Cet argent devait être mis à part; le sultan se le réservait pour sa table. Plusieurs terres furent érigées en fief, en faveur des émirs qui avaient montré le plus de zèle.

---

(1) Ce que nous traduisons par tribut est appelé dans le texte arabe *خفرا* pluriel *خفرا*. Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires, mais il est souvent cité dans les voyages du Levant; il signifie proprement *peage*.

Par ses ordres , des Turcomans vinrent s'établir dans le pays , et y continuèrent leur vie pastorale. La seule chose qu'on exigea d'eux , ce fut de fournir des chevaux pour la cavalerie.

» Cependant, le sultan avait dissimulé jusque-là ses véritables desseins. La plupart croyaient qu'il en voulait aux Tartares. Tout-à-coup, se portant contre les Templiers, il tourna vers Schakif, non loin de Sidon, et trouva cette place au dépourvu. Ce mouvement fut si subit, que la veille même de son arrivée, une partie des Templiers qui gardaient la ville, s'étaient rendus à Acre, et que les habitans n'eurent pas le tems d'appeler du secours. On était alors au mercredi 19 de redjeb ( 4 avril ). Déjà on avait vu venir de tous les pays, des fakirs, des dévots, des gens de lois, qui devaient enflammer l'enthousiasme des troupes. La ville ne résista que quelques jours. Les hommes furent distribués aux soldats; les femmes et les enfans renvoyés à Tyr. On répara la citadelle; le sultan y laissa une garnison avec un cadî chargé d'y rendre la justice, et des katibs qui devaient faire le service de la mosquée. Ce fut ainsi que les Templiers perdirent successivement Sefed, Schakif et leurs principales forteresses. »

On lit dans l'*Abrégé de la vie de Bibars*, que la prise de Schakif fut surtout due à un artifice. Les Templiers qui étaient à Acre avaient écrit une lettre à la garnison pour lui annoncer du secours. Celui dont ils firent choix pour porter cette lettre, était un Musulman qu'ils avaient à leur service. Ce Musulman,

par scrupule de religion, étant allé remettre la lettre au sultan, ce prince se la fit traduire, et en écrivit une autre dans un sens tout contraire. Quand la garnison reçut cette lettre, elle ne sut plus quel parti prendre; et ouvrit ses portes.

On trouvera peut-être dans ce qui précède, que nous avons trop insisté sur de petits faits, qu'on aurait pu supprimer des circonstances qui se répètent sans cesse; mais on a dû voir que notre but était de peindre l'époque, de montrer la situation respective des Musulmans et des colonies chrétiennes, leurs intérêts, leur politique. Or, qu'aurions-nous pu faire qui remplit mieux notre objet que de donner un récit complet et fidèle de ce que nous ont transmis les chroniques orientales? Ces chroniques sont d'autant plus intéressantes, que, sans elles, cette époque serait presque ignorée; car les auteurs latins du tems n'ont presque rien dit de ces événemens.

§ XCIII. *Suite des conquêtes de Bibars. Il prend Antioche.*  
*Suite de l'année 666, 1268 de J.-C.*

Après la prise de Schakif, le sultan résolut de se tourner contre le prince d'Antioche, comte de Tripoli. « Ce prince, au rapport de l'auteur de l'*Abrégé de la vie de Bibars*, avait toujours été l'ennemi acharné des Musulmans, et ne cessait d'entretenir des relations avec les Tartares. A l'aide de cette alliance, il avait repris plusieurs de ses anciens domaines sur les Musulmans. De plus, dans une occasion où des députés du roi de Géorgie, adressés au sultan, avaient

fait naufrage sur ses côtes, il s'était saisi de leurs personnes, et les avait livrés à Houlagou qui s'était vengé sur eux et sur celui qui les avait envoyés. Le sultan crut de la gloire de l'islamisme, et de son zèle pour la religion, d'en tirer une vengeance éclatante. Après avoir, suivant son usage, fait ses préparatifs en secret, il fondit à l'improviste sur le territoire de Tripoli, et y mit tout à feu et à sang. Les chrétiens qui tombèrent entre ses mains eurent la tête tranchée; les arbres furent coupés, les églises brûlées. Il se montrait partout à la fois, avec la rapidité de l'éclair et l'impétuosité de la foudre. Il eut un moment l'idée d'attaquer Tripoli, mais comme les montagnes voisines étaient au pouvoir des chrétiens, comme le froid était rigoureux, et que la terre était encore couverte de neige, il se porta contre Antioche. Cependant il fit en sorte d'arriver sans être attendu. Il fit dresser dans son camp plusieurs pavillons, avec la porte tournée de divers côtés. L'armée fut partagée en trois corps. Le premier dirigea sa route vers le port de Séleucie, à l'embouchure de l'Oronte; le second vers Darbésac, dans la principauté d'Alep. Le sultan se réserva le troisième. Tout fut détruit sur le passage des troupes; les soldats ne respiraient que le sang, la destruction et le pillage. »

Le sultan, suivant Makrizi, ne respecta que les terres de Safita et de Tortose, en considération du seigneur de ces deux villes, qui, pour lui faire sa cour, vint lui remettre trois cents captifs musulmans qui étaient entre ses mains. En route, il défendit aux sol-

dat de boire du vin, et de ne rien faire de contraire à la religion. C'était afin de s'attirer les faveurs de Dieu.

Yafey rapporte qu'à l'approche de l'avant-garde musulmane, le connétable qui commandait dans Antioche, étant sorti pour la repousser, fut battu et fait prisonnier. C'était l'émir Schems-eddin qui commandait cette avant-garde. Le sultan, pour le récompenser, lui permit de porter sur sa bannière, en signe de sa victoire, les *armes* du connétable (1). Cet événement remplit les soldats d'enthousiasme.

Enfin, toute l'armée se trouva réunie devant Antioche. On était alors au commencement de ramadan (milieu de mai). « Le sultan, suivant Makrizi, commença par proposer aux habitans de se rendre. Pour les persuader, il leur envoya le connétable chargé de leur faire des représentations. On négocia pendant trois jours. Comme on ne put s'accorder, Bibars fit commencer l'attaque. Les habitans se défendirent d'abord avec un grand courage (2); de part et d'autre la fureur était égale; mais le jour même les Musulmans, de beaucoup supérieurs en force, escadèrent les remparts et entrèrent dans la ville. La citadelle seule fit

---

(1) *زنك* On voit que l'usage des armoiries était adopté chez les Musulmans; on en a déjà vu d'autres exemples. Les armes du sultan consistaient dans un lion; on le retrouve encore sur ses monnaies et sur les monumens qui restent de lui.

(2) Ibn-Ferat remarque qu'en l'absence du prince d'Antioche, lequel résidait ordinairement à Tripoli, c'était le patriarche et ses ecclésiastiques qui avaient la principale autorité dans la ville.

quelque résistance. Alors commença une effroyable scène de carnage; le glaive ne fit grâce à aucun homme en état de porter les armes. Les habitans étaient au nombre de plus de cent mille. Les émirs se placèrent aux portes pour n'en laisser échapper aucun. Huit mille guerriers environ, outre les femmes et les enfans, s'étaient enfermés dans la citadelle. Ils demandèrent la vie, et l'obtinrent. Le sultan monta à la citadelle, muni de cordes; on prit le signalement de tous les prisonniers; les émirs se les partagèrent par bandes, et les scribes prirent note de leurs noms (1). Tout cela se fit sous les yeux du sultan. Antioche avait été au pouvoir des Francs pendant plus de cent soixante-dix ans. »

Aussitôt après la conquête, et avant que la nouvelle s'en fût répandue au loin, Bibars se hâta de l'annoncer lui-même au comte de Tripoli. Celui dont il fit choix pour la rédiger, est le cadi Mohi-eddin, auteur de l'histoire de sa vie. Elle était sur un ton railleur et malin; plusieurs auteurs arabes l'ont rapportée, entre autres l'abrégiateur de la vie de Bibars, et Yafey. La voici : elle donnera une idée du style de la chancellerie musulmane.

---

(1) Le continuateur d'Elmaciû dit aussi que les chrétiens qui étaient dans la citadelle demandèrent la vie, et se rendirent prisonniers; mais ensuite il ajoute, que le sultan, voyant toute cette multitude à ses pieds dans un état suppliant, ne put s'empêcher d'avoir pitié d'eux, et se contenta de les faire mettre aux fers. Il paraîtrait de là que le sultan, malgré la capitulation, avait eu d'abord l'idée de les faire tous passer au fil de l'épée.

Bibars commence par rappeler au comte les ravages qu'il avait commis devant Tripoli.

« Le Comte glorieux, magnifique, relevé en honneur, magnanime, le lion courageux, Bohémond, la gloire de la nation du Messie, le chef de la religion chrétienne, le conducteur du peuple de Jésus, à qui l'on ne doit plus donner que le titre de Comte, et qui est déchu de celui de Prince, depuis qu'il a perdu la principauté d'Antioche; ce Comte, puisse le Seigneur lui montrer la voie qui conduit à lui, puisse-t-il lui accorder une bonne fin et lui faire retenir ce que nous allons lui dire; ce Comte doit se souvenir de notre dernière expédition contre Tripoli; de nos courses au sein de ses campagnes; il doit se souvenir de ce que nous y avons fait; de la dévastation des terres et des champs ensemencés, de la ruine des habitans; il sait comment les églises ont été balayées de dessus la surface de la terre; comment la roue a tourné sur l'emplacement des maisons; comment se sont élevés sur le rivage de la mer, des monceaux de cadavres, qui ressemblaient à des péninsules; comment les hommes ont été tués, les enfans réduits en servitude; comment les gens libres sont devenus esclaves; comment les arbres ont été coupés, de manière qu'il n'en restât que la quantité nécessaire pour le bois de nos machines, lorsque nous retournerons, s'il plait à Dieu, assiéger ta capitale; comment ont été mises au pillage tes richesses et celles de tes sujets, y compris les femmes, les enfans et les bêtes de somme; comment ceux de nos soldats qui étaient sans famille, se sont trouvés tout-à-

coup avoir femmes et enfans ; comment le pauvre est devenu riche, le serviteur s'est fait servir et le piéton a eu une monture. Quant à toi, tu voyais tout cela de l'œil d'un homme que la mort a frappé de pamoison, et lorsque tu entendais une de nos voix, tu t'écriais : *Qu'elle est terrible !*

» Tu sais de plus comment nous nous sommes éloignés de Tripoli, c'est-à-dire, à la manière de gens qui doivent revenir, c'est que nous voulions t'accorder un délai ; mais ce délai est compté et déterminé. Tu sais que lorsque nous avons quitté ton pays, il ne s'y trouvait pas de troupeau qui ne marchât devant nous ; pas de jeune fille qui ne fût en notre pouvoir, pas de colonne qui ne fût tombée sous les coups de la pioche ; pas de champ qui n'eût été moissonné ; pas de chose existante dont tu ne fusses privé. Elles ne nous présentaient pas d'obstacles, ces cavernes qui couronnent les montagnes escarpées, ni ces vallées qui effraient l'imagination. Tu sais qu'ensuite nous nous sommes rendus à Antioche, avant qu'aucune nouvelle de notre approche y fût parvenue ; que nous y sommes arrivés pendant que tu nous croyais encore près de toi. Au reste, si nous nous sommes éloignés, certes nous reviendrons. Pour le moment nous allons t'apprendre une chose terminée ; nous allons t'instruire d'un désastre qui a tout englouti.

» Nous sommes partis de devant Tripoli un mercredi 24 de schaban, et nous sommes arrivés sous les murs d'Antioche au commencement du grand ramadan. A notre approche, les troupes de la ville, étant

sorties pour nous combattre, ont été mises en déroute. Le connétable, qui les commandait, a été fait prisonnier. Il s'est même offert à traiter avec nous au nom des tiens ; nous l'avons laissé rentrer dans la ville, et il nous a amené une troupe de religieux et des principaux citoyens de la ville. Les conférences ont été ouvertes, mais comme nous avons vu qu'à ton exemple ils avaient un but coupable, qui devait tourner à leur perte, et que s'ils différaient touchant le bien, ils s'accordaient par rapport au mal ; comme nous avons vu qu'il n'y avait plus rien à faire, et que leur perte était décrétée de Dieu, nous avons renvoyé les députés en leur disant : *Nous allons vous attaquer : voilà le premier et le dernier avis que vous deviez attendre de nous.* Là-dessus, ils se sont retirés, imitant tes actions et ta conduite, et croyant que tu allais venir à leur secours avec ton infanterie et ta cavalerie. En moins d'une heure, l'affaire du maréchal (qui commandait en l'absence du connétable), a été consommée. La terreur est entrée dans l'ame des moines, l'infortune a environné le chatelain, la mort est venue aux assiégés par tous les côtés ; nous avons pris Antioche par l'épée, à la quatrième heure du samedi 4 du grand ramadan. Tous ceux à qui tu en avais confié la garde et la défense, ont été tués : il n'y avait aucun d'eux qui n'eût avec lui quelque chose de ce monde ; à présent, il n'y a aucun de nous qui n'ait quelque chose de ce qui leur a appartenu. Ah ! si tu avais vu tes chevaliers foulés aux pieds des chevaux ; ta ville d'Antioche livrée à la violence du pillage, et

devenue la proie de chacun ; tes trésors qu'on distribuait par quintaux ; les matrones de la ville (1) qu'on vendait une pièce d'or les quatre ! Si tu avais vu les églises et les croix renversées, les feuilles des Évangiles sacrés dispersées, les sépulcres des patriarches foulés aux pieds ! Si tu avais vu le Musulman, ton ennemi, marchant sur le tabernacle et l'autel, immolant le religieux, le diacre, le prêtre, le patriarche ! Si tu avais vu le patriarcat aboli sans retour (2), les gens qui, jusque-là, se partageaient le pouvoir, au pouvoir d'autrui ! Si tu avais vu tes palais livrés aux flammes, les morts dévorés par le feu de ce monde, avant de l'être par celui de l'autre ; tes châteaux et leurs dépendances anéantis ; l'église de Saint-Paul détruite de fond en comble, certes tu te serais écrié : *Plût à Dieu que je fusses poussière (3) ! plût à Dieu que je n'eusse pas reçu la lettre qui me mandait une si triste nouvelle !* Ton ame se serait exhalée en soupirs ; tes larmes, par leur abondance, auraient éteint cette flamme dévorante. Ah ! si tu avais vu ces lieux, naguère si opulens, et maintenant séjour de la misère ; si tu avais vu tes vaisseaux pris par tes propres vais-

(1) On lit dans l'arabe *دامات* ; c'est notre mot *dame*.

(2) On lit en effet, dans l'*Oriens Christianus* du père Le Quien, tom. 3, col. 1162, que le patriarche fut massacré au pied des autels, revêtu de ses habits pontificaux. Cette opinion a été adoptée par les auteurs de l'*Art de vérifier les Dates* ; tom. 1<sup>er</sup>, pag. 462, éd. in-f<sup>o</sup>. Cependant on verra ci-après un auteur arabe faire survivre le patriarche au désastre d'Antioche.

(3) Ces paroles sont de l'Alcoran, surate LX-III, v. 41.

seaux dans le port de Séleucie, tes navires opposés à tes navires, certes tu aurais reconnu, à n'en plus douter, que le Dieu qui t'avait donné Antioche te la retirait; que le maître qui t'avait gratifié de sa citadelle, la reprenait et l'effaçait de la surface de la terre; tu aurais vu que la grâce de Dieu nous remettait en possession des châteaux enlevés sur l'islamisme. Maintenant nous avons chassé tous les tiens de la contrée; nous les avons comme pris par les cheveux, et nous les avons dispersés auprès et au loin. Il n'y a plus de richesse dans le pays, que le fleuve qui passe à Antioche (1), encore voudrait-il bien changer de nom s'il le pouvait. Ses eaux se sont écoulées en larmes; jusqu'ici ses larmes étaient pures et limpides, et voilà qu'aujourd'hui elles se rougissent du sang que nous avons répandu.

» Cette lettre te félicite du salut que Dieu t'a accordé, et de la prolongation de tes jours. C'est à ton absence que tu en es redevable; car si tu t'étais trouvé à ce siège, nul doute que tu ne fusses à présent mort, prisonnier, ou criblé de blessures. Ta joie doit donc être bien grande; car jamais on ne sent mieux le prix de la vie, que lorsqu'on échappe à un grand désastre. Peut-être Dieu a-t-il voulu t'accorder un répit, pour que tu réparasses tes désobéissances passées. Comme il ne s'est sauvé personne pour t'apprendre ce qui

---

(1) C'est le fleuve Oronte que les Arabes nomment *العاصي* ou *le rebelle*, à cause, dit-on, qu'à la différence des autres fleuves de Syrie, ses eaux coulent du midi au septentrion.

s'est fait , c'est nous qui te l'apprenons. Comme il ne reste personne pour te féliciter de ta délivrance , nous t'avons adressé ce discours. A présent tu sauras à quoi t'en tenir ; tu ne pourras plus nous accuser de mensonge , et tu n'auras plus besoin de t'adresser à un autre pour connaître la vérité. Adieu (1). »

قد علم القومص الجليل المبجل العزز الهيام الاسد  
الضرغام بيند فحر الامة المسيحية ريس الطايقة النصرانية  
كبير الهلة العيساوية الهنتقل الى اللفظة القومصية الهية  
الله رشده وقرن بالخير قصده وجعل النصيحة محفوظة  
عنده ما كان من قصدنا طرابلس وغزونا له في عقر الدار  
وما شاهدة بعد رحيلنا من اخراب الديار والعياير  
وهدم الاعهار وكيف كنست تلك الكنايس من على  
بساط الارض ودارت الدواير على كل دار وكيف جعلت  
تلك الجزاير من الاجساد على ساحل البحر كالجزاير  
و كيف قتلت الرجال واستخدمت الاولاد وتهلكت  
الاحرار وكيف قطعت الاشجار ولم يترك الا ما يصلح

(1) Comme cette lettre, dans l'original arabe, nous a paru écrite avec beaucoup d'élégance et de soin, nous avons pensé qu'on ne serait pas fâché de la retrouver ici. Nous devons seulement avertir que les divers manuscrits de la bibliothèque du roi, offrent quelques différences, et que nous n'avons pas fait difficulté de choisir les leçons qui nous ont semblé les meilleures.

لاعواد المجانيق ان شا الله والستائر وكيف نهبت  
 لك و الى رعيتهك الاموال والهواشي وكيف استغنى  
 الفقير وناقل العازب واستخدم الحديد وركب الهاشي  
 هذا وانت تنظر نظر الغشى عليه من الموت واذا  
 سمعت صوتنا قلت فزعا على هذا الصوت وكيف رحلنا  
 من عندك رحيل من يعود واخرناك وما كان  
 تاخيرك الا لاجل معلوم معدود وكيف فارقنا بلادك  
 ولا بقيت بها ماشية الا وهى بين ايدينا ماشية ولا  
 جارية الا وهى لدينا جارية ولا سارية الا وهى فى ايدى  
 الهاول سارية ولا زرع الا وهو محصود ولا موجود لك  
 الا وهو مفقود وما منعت نلك الهياير التى هى فى  
 روس الجبال الشاققة ولا تلك الاودية التى هى فى  
 التجوم مخترقة والعقول خارقة وكيف سقنا عنك ولم  
 يسبقنا الى مدينتك انطاكية خبر وكيف وصلنا  
 اليها وانت لا تصدق اننا نبعد عنك وان بعدنا  
 فسنعود على الاثر وما نحن نعليك بما ثم ونفهمك  
 بالبلا الذى عم رحلنا عنك من طرابلس يوم الاربعاء  
 رابع وعشرين شعبان ونزلنا انطاكية فى مستهل شهر  
 رمضان العظيم وفى حالة النزول خرجت عساكرك  
 الى الهبارزة فكسروا وتناصروا فما نصرنا واسر من

بينهم كندا سطل فسال في مراجعة اقرانك ودخل  
الى الهدينة و خرج هو و جماعة من رهبانك و اعيان  
اعيانك فتحدثوا معنا فرايناهم على رايتك من اتلاف  
النفوس في الغرض الفاسد و ان رايتهم في النجير محتلف  
وقولهم في الشر واحد فلها رايناهم قد فات فيهم الفوت  
وانهم قد قدر الله عليهم الموت رددناهم و قلنا نحن الساعة  
لكم نحاصرو هذا هو الاول في الانذار و الاخر فرجعوا  
وهم متشبهين بفتلك و معتقدين بانك تدركهم  
بحيلتك و رجالك و في بعض ساعة مرشان الهرشان  
و داخل الرهب الرهبان و بان البلا للقسطلان و جاءهم  
اليوت من كل مكان و فتحها بالسيف في الساعة  
الرابعة من يوم السبت رابع شهر رمضان العظم و قتلنا  
كل من احتوته لحفظها و المحاماة عنها و ما كان احد  
منهم الا و عندك شي من الدنيا فما بقي احد منا الا و عندك  
شي منهم و منها فلو رايت خيالك و هم صرعى تحت  
ارجل الخيول و ديارك و النهاية فيها تصول و الكسابة  
فيها تجول و امالك و هي توزن بالقنطار و دامتلك  
في كل اربع منها تباع فتشترى من مالك بدينار ولو  
رايت كنايسك و صلبانها و قد كسرت و صحفها من  
الانجيل الهزورة و قد نشرت و قبور البطارقة و قد

بعثت ولورايت عدوك المسلم وقد داس مكان  
القداس والهدبح وقد ذبح فيه الراهب والقسيس  
والشياس والبطارقة وقد دهموا بطارقه وابنا الميكة  
وقد دخلوا في الميكة ولو شاهدت النيران وهو في  
قصورك تحترق والقتلى منكم بنار الدنيا قبل نار  
الآخرة تحترق وقصورك واحوالها قد حالت وكنيسة  
بواص وكنيسة العصار (1) وقد زلت كل منها وزالت  
لكنك تقول يا ليتني كنت ترابا ويا ليتني لم اوت  
بهذا الحبر كرابا ولكانت نفسك تذهب من حسرتك  
ولكنك نظف تلك النيران بماء عبرتك ولورايت  
مغانيك قد افقرت من معانيك ومراكبك وقد اخذت  
في السويديه بمراكبك فصارت شوانيك من سوانيك  
ولتيقنت ان الاله الذي انطاك انطاكية منك  
استرجعها والرب الذي اعطاك قلعتها منك قلعتها  
ومن الارض اقتلعها ولتعلم اننا قد اخذنا بحمد الله  
منك ما كنت اخذته من حصون الاسلام وجميع ما  
كان لك في بلاد انطاكية واستنزلنا من اصحابك  
الصياصي واخذناهم بالنواصي وفرقناهم بالداني

---

(1) D'autres manuscrits portent العصار : nous ignorons quel est le véritable nom de cette seconde église.

و القاصى ولم يبق شى يطلق عليه اسم العصيان  
الا انهير فلو استطاع لما تسمى بالعاصى وقد اجرى  
دموعه ندما وكان يذرفها عبرة صافية فيها هو اجراها  
بها سفكناه فيه دما و كتابنا بهذا يتضهن البشرى لك  
بها وهبك الله من السلامة و طول العير بكونك لم يكن  
لك فى انطاكية فى هذا الهة اقامة و كونك ما كنت  
بها فتكون اما قتيلًا اما اسيرا و اما جريحًا و اما  
كسيرا و سلامة النفس هى التى يفرح بها الحى اذا شاهد  
الميت و لعل الله ما اخرك الا لان تستدرك من الطاعة  
و الخدمة ما فات و لما لم يسلم احد يجبرك بما جرى  
خبرناك و لما لم يقدر احد يبشرك بالبشرى بسلامة  
نفسك و هلاك ما سواها بشركناك بهذه الهفاوضة  
و باشركناك لتحقق الامر على ما جرى و بعد ذلك  
الكاتبة لا ينبغي لك ان تكذب لنا خبرا كما ان  
بعد هذه المخاطبة يجب ان لا تسال غيرها متجبـرا \*

« Que cette lettre est belle! s'écrie ici l'abrégiateur de la vie de Bibars; comme elle garde bien la mesure convenable à ces sortes d'écrits! que de force renfermée dans les bornes de la bienséance! quelle forme piquante! comme, sous des dehors polis, elle cachait une raillerie amère! »

Cependant, le lendemain de la prise d'Antioche, Bibars, suivant Makrizi, fit mettre le butin à part afin de procéder au partage. Il voulut que tout fût en commun. Lui-même monta à cheval, et fit apporter, par ses officiers et ses mameloucs, ce qu'ils avaient pris (1).

« Par Dieu, s'écria-t-il, je n'ai rien retenu de ce qui m'est tombé entre les mains, et je veux que mes mameloucs fassent de même. Sur ce qu'on m'a dit que l'esclave d'un de mes mameloucs avait soustrait un objet de peu de valeur, je l'ai puni sévèrement. Que chacun de vous agisse avec bonne foi. Je vais faire jurer les émirs et les officiers, et ils feront jurer à leur tour les soldats. » En conséquence, chaque soldat apporta ce qu'il avait pris, l'or, l'argent, etc. Le butin fut mis en tas, et forma comme de grandes collines ; ensuite, on procéda au partage. Comme il aurait été trop long de peser, on distribuait l'argent monnayé dans des vases. Les hommes furent répartis par tête : il n'y eut pas d'esclave qui n'eût un esclave. On partagea aussi les femmes, les filles et les enfans. Un garçon en bas âge se vendait douze pièces d'argent, et une petite fille cinq. Ces soins occupèrent le sultan pendant deux jours ; il était présent à tout, et voulait tout voir par ses yeux. Sur ce que quelques soldats n'avaient pas tout déclaré, il entra dans une

---

(1) Personne, chez les Musulmans, ne peut, avant le partage du butin, s'approprier le moindre effet, ni en disposer sous quelque prétexte que ce soit. Les cavaliers ont double portion des fantassins. Voy. le *Tableau général de l'empire Othoman* tom. 5, pag. 77, 80 et 91.

grande colère : ses émirs eurent beaucoup de peine à le calmer. A la fin , il se retira. La ville et la citadelle d'Antioche furent ensuite livrées aux flammes : tout fut détruit. L'argent qu'on retira des ferrures des portes et du plomb des églises , se monta à des sommes immenses. Plusieurs marchés s'établirent dans les environs , et les marchands accoururent de tous les côtés.

On aura une idée de la grandeur d'Antioche par ce que dit Yafey qu'elle avait douze milles de tour et que l'on y comptait jusqu'à cent trente tours et vingt-quatre mille créneaux.

§ XCIV. *Suite des conquêtes de Bibars sur les chrétiens.*

*Suite de l'année 666 , 1268 de J.-C.*

Après la prise d'Antioche, le sultan s'occupa de soumettre les places voisines ; plusieurs de ces villes avaient auparavant appartenu à l'islamisme , et les chrétiens y étaient entrés à la faveur des invasions des Tartares. Toutes ces places se rendirent d'elles-mêmes. Il ne restait plus que Bagras , ville très-forte , appartenant aux Templiers , qui , de là , inquiétaient les Musulmans du voisinage. Ce château aurait pu faire une longue résistance ; mais , comme tout le pays s'était soumis , et que le roi de la petite Arménie , dont les états étaient limitrophes , avait fait sa paix l'année précédente , les Templiers ne s'y crurent pas en sûreté , et se retirèrent d'eux-mêmes. Les Musulmans , en y entrant , n'y trouvèrent qu'une vieille femme.

A l'égard de Cosseir , ville qui appartenait au patriarche d'Antioche , c'était un certain Guillaume ,

homme de confiance du patriarche (1), qui en avait le gouvernement. Les habitans prétendaient avoir entre les mains un diplôme du calife Omar, qui confirmait la souveraineté du patriarche sur la ville. Guillaume, qui depuis long-tems était d'intelligence avec les Musulmans, gagna si bien la bienveillance du sultan, qu'il obtint d'être maintenu, mais en cédant la moitié de Cosseïr. Toute la principauté d'Antioche étant ainsi subjuguée, Bibars se rendit à Damas, où il fit une entrée triomphante, conduisant les prisonniers chrétiens devant lui.

Tant de malheurs forcèrent le comte de Tripoli à demander la paix ; le sultan y consentit, mais ce fut dans le dessein de mieux se préparer à achever sa ruine. On lit dans l'abrégé de l'histoire de sa vie, que, dans les négociations qui eurent lieu à ce sujet, le sultan se déguisa en écuyer, et que, se joignant aux députés qu'il envoyait au comte, il entra avec eux dans Tripoli, pour examiner l'état de cette ville. Voici ce que raconte Mohi-eddin, qui faisait partie de la députation (2). « Le sultan entra avec nous dans la ville, dit-il, se donnant pour notre écuyer ; mais en effet pour reconnaître la situation de Tripoli et en exami-

(1) Nous suivons ici la version d'Abd-errahim, et en effet on a vu que le patriarche d'Antioche avait péri dans le sac de la ville. L'abrégiateur de la vie de Bibars suppose, au contraire, qu'il s'agit ici du patriarche lui-même, qui, après la perte d'Antioche, s'était retiré à Cosseïr.

(2) Ce récit est emprunté de l'abrégé de l'histoire de Bibars. L'ouvrage original de Mohi-eddin manque à la bibliothèque du roi.

ner les endroits faibles. Dans la conférence que nous eûmes avec le comte, le sultan s'y trouva. En rédigeant le traité, nous n'avions donné à Bohémond que le titre de comte, sans faire mention de celui de prince, lequel ne lui convenait plus depuis qu'il avait perdu la principauté d'Antioche. Bohémond, s'en étant aperçu, se fâcha, et demanda qu'on lui restituât son titre. Je répondis que le titre de prince appartenait au sultan, en sa qualité de maître d'Antioche et de Jérusalem. A ces mots, le comte se tourna vers ses troupes. Ce mouvement nous remplit de frayeur. Le sultan me fit signe du pied de ne plus insister ; nous rétablîmes donc dans le traité le titre de *prince*, et les conditions furent jurées de part et d'autre ; mais, à notre retour, le sultan ne put s'empêcher de rire de l'aventure, et de donner au diable tous les comtes et les princes de la terre. »

On est étonné, au milieu de ces sanglantes querelles, de ne plus entendre parler de la principauté d'Acre, qui pourtant représentait l'ancien royaume de Jérusalem. Ce reste d'un puissant royaume était alors l'objet de l'ambition de divers princes, qui ne songeaient qu'à leurs intérêts particuliers : D'un côté, Hugues III, roi de Chypre, y prétendait du chef de sa mère ; de l'autre, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, et devenu maître du royaume de Naples et de Sicile, avait acheté les droits d'une autre princesse du sang royal (1). L'un et l'autre étaient résolus d'em-

---

(1) Voyez sur ces débats, l'*Art de vérifier les Dates*, tom. II, pag. 47, édit. in-f<sup>o</sup>.

ployer la force pour faire valoir leurs droits. Dans cette anarchie, les habitans demeuraient indifférens. La ville était occupée à la fois par les Vénitiens, les Pisans et toutes les nations commerçantes de l'Europe; chaque peuple avait son quartier séparé, ses privilèges, sa juridiction; tous ne cherchaient qu'à exploiter le commerce des épiceries et des marchandises de l'Inde, qui venaient presque toutes par cette voie. Peu leur importait qui serait maître de la ville. Le roi de Chypre, comme le plus proche, étant arrivé le premier, se hâta d'écrire à Bibars, pour obtenir son agrément. Il demanda aussi la continuation de la paix. On fut d'accord sur tous les points, si ce n'est que le roi ne voulait stipuler que pour l'île de Chypre, et se réservait, quant à la principauté d'Acre, la faculté de rompre le traité, dans le cas où il se ferait quelque nouvel armement dans l'Occident. Ibn-férat rapporte que le roi montrait une frayeur extrême du roi Charles. A chaque observation qu'on lui faisait, il répondait qu'il craignait de s'exposer au courroux du frère du roi de France.

Makrizi rapporte, sur ce même sujet, une circonstance qui montre à quel point Bibars affectait de montrer sa supériorité. Dans les négociations qui eurent lieu avec le roi de Chypre, le sultan ordonna à ses ambassadeurs de ne donner au roi aucune marque de déférence, soit à l'audience, soit dans les conférences particulières, et de traiter d'égal à égal. Le jour de l'audience, le roi ayant reçu les députés sur un trône, ils exigèrent qu'on les fit asseoir de même, et, sur ce

qu'au moment où ils présentaient au roi le projet de traité, le ministre avait avancé la main pour le recevoir, ils se tinrent pour offensés, et voulurent que le roi prit le papier de ses propres mains.

Mohi-eddin, déjà cité pour d'autres ambassades, était aussi de celle-ci, et c'est lui qui montra tant de hardiesse envers le roi de Chypre. Voici comment il s'est exprimé à ce sujet : « A notre première audience, le roi nous reçut sur un siège élevé ; il avait l'air de vouloir prendre le pas sur nous. Comme Musulmans, nous ne pouvions souffrir une telle insulte. Nous nous élevâmes donc jusqu'à lui, et la conversation commença aussitôt. Il parlait avec humeur, et sur différentes choses, je lui répondais sur le même ton. Tout-à-coup, il me regarda avec colère, et me fit dire par l'interprète de regarder derrière moi. Je tournai la tête, et je vis sur la place toutes les troupes du roi, rangées en bataille. L'interprète eut même soin de m'en faire remarquer le nombre et l'attitude martiale. Alors, je baissai les yeux, et, après qu'on m'eut promis de respecter mon caractère de député, je dis au roi qu'il y avait en effet beaucoup de soldats chrétiens sur la place, mais qu'il y en avait encore plus dans les prisons du Caire. A ces mots, le roi changea de couleur ; il fit un signe de croix, et remit l'audience à un autre jour. A la fin cependant l'on se mit d'accord. »

La paix fut aussi demandée par le seigneur de Safita. Le sultan y mit pour condition qu'on lui céderait Gible. Cette place appartenait, non au seigneur de

Safita, mais aux Hospitaliers. Les Hospitaliers, quoiqu'en paix avec le sultan, furent obligés de consentir à ce sacrifice.

An 667 (1269). En vérité on a peine à suivre la singulière politique des colonies chrétiennes. On vient de voir la paix conclue entre la ville d'Acre et le sultan. Cette année, selon Makrizi, le gouverneur d'Acre refusa de rendre, autrement que par échange, quelques mameloucs de Bibars, qui s'étaient enfuis dans la ville, et avaient embrassé le christianisme. A la fin cependant, les mameloucs furent renvoyés, mais le sultan regarda la trêve comme rompue, et vint mettre à feu et à sang le territoire chrétien.

Vers le même temps, au rapport d'Ibn-férat, le seigneur de Tyr, avec qui le sultan était en paix, après avoir reçu le prix du rachat d'une esclave musulmane, fit courir après elle, et la remit dans les fers. A cette nouvelle, Bibars fit dévaster les campagnes de Tyr. Sur ces entrefaites, Charles d'Anjou, ayant envoyé un député au prince, pour solliciter sa bienveillance envers les Francs de la Palestine, et le prier de détourner l'épée de dessus leur tête, il répondit qu'il ne tenait pas à lui de faire ce qu'on demandait; que les chrétiens se ruinaient par leurs propres mains, et que sans cesse le plus petit défaisait ce qu'avait fait le plus grand.

A cette époque, le commerce entre l'Europe et l'Asie, particulièrement celui des épiceries, se faisait presque en entier par l'Égypte et la Syrie. Comme sous le règne de l'empereur Frédéric II, les marchands de Naples et

de Sicile avaient joui, dans les états musulmans, de grands privilèges, Charles sollicita, pour ses sujets, les mêmes conditions. Bibars fit les plus belles promesses, et répondit, entr'autres choses, qu'il voulait en user envers Charles, *comme il avait fait jadis envers son frère, le roi de France, lorsqu'il tomba au pouvoir des Musulmans.*

Le député de Charles avait été secrètement accompagné dans cette ambassade par un agent du pape. Bibars l'ayant reconnu, lui fit des reproches de ce qu'il ne s'était pas d'abord fait connaître, et l'accueillit d'ailleurs assez bien; au départ du député, il le fit accompagner de son chambellan Bedr-eddin.

Vers le même tems, Bibars reçut un député de Conradin, rival de Charles d'Anjou, pour le royaume de Sicile. Conradin sollicitait l'appui du sultan. Le prince lui fit une réponse très-polie, et lui recommanda les Musulmans qui avaient été au service de son père Conrad et de son aïeul Frédéric.

A la même époque, quelques corsaires catalans ayant enlevé un navire d'Égypte, Bibars envoya un député au roi d'Aragon pour demander satisfaction, le roi accueillit sa demande, et fit rendre ce bâtiment avec les marchandises.

( *La suite au prochain numéro.* )

---